CULTURE POPULAIRE

8

L'UNIVERSITÉ

par

JEAN BRUCHÉSI

de la Société Royale du Canada, professeur à l'Université de Montréal

Introduction de Mgr Alphonse-Marie Parent, P.D.
Vice-recteur de l'Université Laval

LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL

CULTURE POPULAIRE

Cette collection, dirigée par le Rév. Père Gilles-Marie Bélanger, o.p., est publiée par le Centre de Culture Populaire de Laval, un département de la **Faculté des Sciences Sociales.**

CULTURE POPULAIRE

8

L'UNIVERSITÉ

par

JEAN BRUCHÉSI

de la Société Royale du Canada, professeur à l'Université de Montréal

Introduction de Mgr Alphonse-Marie Parent, P.D.
Vice-recteur de l'Université Laval

LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL

CULTURE POPULAIRE

Cette collection, dirigée par le Rév. Père Gilles-Marie Bélanger, o.p., est publiée par le Centre de Culture Populaire de Laval, un département de la **Faculté des Sciences Sociales.**

2

DU MÊME AUTEUR

COUPS D'AILES (1922), poésies. Librairie d'Action française, Montréal, (épuisé).

OSCAR DUNN ET SON TEMPS (1928), plaquette, (hors commerce).

JOURS ÉTEINTS (1929), Librairie d'Action Canadienne-française; (Prix d'Action Intellectuelle, 1930), (épuisé).

MISTRAL, POÈTE DE LUMIÈRE ET DE VÉRITÉ (1930), chez le même éditeur, (épuisé).

AUX MARCHES DE L'EUROPE (1932), chez le même éditeur; (Prix d'Action Intellectuelle, 1933), (épuisé).

HISTOIRE DU CANADA POUR TOUS, (couronnée deux fois par l'Académie Française, 1934 et 1946); tome I: Le régime français, 7ème mille, Editions Albert Lévesque, (1934); 12ème mille, Editions Beauchemin, (1946).
Tome II: Le régime anglais, 5ème mille, Editions Albert Lévesque, (1936); 10ème mille, Editions Beauchemin, (1946).
Nouvelle édition en un volume (avec index) sous le titre abrégé de **Histoire du Canada,** Editions Beauchemin (1951).

L'ÉPOPÉE CANADIENNE, (album illustré pour la Jeunesse) 8ème mille, Editions Albert Lévesque, (1935); 28ème mille, Editions Granger Frères, (1952).

RAPPELS (1941), Editions Bernard Valiquette, Montréal, (épuisé).

LES CANADIENS FRANÇAIS ET LEURS VOISINS DU SUD (1941). En colaboration. Editions Bernard Valiquette, Montréal.

DE VILLE-MARIE A MONTRÉAL (1942), avec 12 illustrations hors-texte, Editions de l'Arbre, (épuisé).

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS (1943). Editions Bernard Valiquette, Montréal, (épuisé).

ÉVOCATIONS (1947), Editions Lumen, Montréal.

CANADA, RÉALITÉS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI (1948), 10ème mille, Editions Variétés, Montréal, (épuisé).

A HISTORY OF CANADA (1950). (Traduction anglaise de **Canada, Réalités d'Hier et d'Aujourd'hui,** par R. W. W. Robertson). Clarke Irwin & Company, Toronto.

RAMEAU DE SAINT-PÈRE ET LES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE (1951). Les Editions des Dix, Montréal.

LE CANADA (1952), avec 132 illustrations. Collection "Merveilles de la France et du Monde", Fernand Nathan, Paris.

LETTRES D'UN EXILÉ (1953). Les Editions des Dix, Montréal.

L'UNIVERSITÉ (1953). Les Presses Universitaires Laval, Québec.

L'UNIVERSITÉ

4

CULTURE POPULAIRE
8

L'UNIVERSITÉ

par

JEAN BRUCHESI
de la Société Royale du Canada, professeur à l'université de Montréal

Introduction de Mgr Alphonse-Marie Parent, P.A., V.G.
Vice-recteur de l'Université Laval

LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL
1953

INTRODUCTION

L'une des plus heureuses et des plus fécondes réunions intellectuelles suscitées par le centenaire de l'Université Laval fut sans contredit la tenue à Québec de la neuvième conférence canadienne Hazen.

Créée aux Etats-Unis grâce à la "Edward W. Hazen Foundation", cette organisation, peu connue au Canada français, groupe un certain nombre de professeurs de diverses universités qui se rencontrent chaque année pour discuter des améliorations à apporter à l'enseignement universitaire. La section canadienne de cette Conférence, qui existait depuis huit ans dans les universités de langue anglaise, a pris l'an dernier, sous l'impulsion de son directeur, le professeur Richard M. Saunders de l'Université de Toronto, l'initiative d'inviter les professeurs des universités de langue française à se joindre à leurs collègues canadiens anglais.

C'est ainsi que pendant cinq jours — du 26 au 30 mai 1952 — à la Station forestière de Duchesnay, une cinquantaine de professeurs représentant neuf universités de langue anglaise et trois universités de langue française de notre pays ont délibéré, soit en français soit en anglais, et dans une parfaite harmonie sur divers problèmes relatifs à l'enseignement universitaire au Canada. Un représentant de la Fondation Hazen, Monsieur W. McKee, de Hartford, Connecticut, s'était rendu également à Québec pour participer à ces assises. Grâce au bel esprit de coopération et de compréhension mutuelle qui animait chacun des délégués, l'atmosphère de cette réunion fut celle de la plus franche cordialité. Le problème délicat de l'en-

seignement religieux, en particulier, a donné lieu à des échanges de vue très intéressants et très profitables.

Le programme de ces journées comportait pour chacune des quatre séances un exposé du thème général fait par le conférencier principal, l'étude d'un problème particulier présentée par un spécialiste en la matière, et, pour terminer, une discussion entre tous les membres. C'est sans doute pour rendre hommage à notre université centenaire que les organisateurs de cette conférence avaient invité le Vice-recteur de Laval à présider ces délibérations. Ils ont tenu également à nous donner un autre témoignage de considération en invitant comme conférencier principal à ces assises l'un de nos universitaires les plus distingués, Monsieur Jean Bruchési, Sous-Secrétaire de la Province de Québec.

Monsieur Bruchési prononça à cette occasion quatre conférences qui lui valurent les plus grands éloges et qui influencèrent favorablement le climat de la Conférence. Dans une magnifique synthèse, il nous fit voir d'abord le développement des institutions d'enseignement supérieur au Moyen-Age, puis leur évolution à travers les âges sous l'influence de l'Eglise, de l'Etat et des grands courants d'idée. Dans sa deuxième causerie, il aborda le problème de l'enseignement religieux dans les universités canadiennes. La situation critique des universités au point de vue académique et financier constituait le thème de sa troisième causerie. Enfin dans son dernier exposé, le brillant conférencier démontra comment l'Université par son influence pouvait devenir l'un des meilleurs moyens de promouvoir l'harmonie entre les deux races constituantes de notre pays.

C'est le texte de ces magistrales conférences de M. Bruchési

que renferme cette brochure publiée par le Centre de Culture populaire de Laval. Elles méritent d'être connues du public vu l'importance du sujet qu'elles abordent et la haute tenue littéraire qui les caractérise. Elles contribueront à prolonger les échos bienfaisants de la conférence Hazen en faisant connaître à un plus grand nombre de nos compatriotes quelques-uns des problèmes que soulève l'enseignement universitaire dans notre pays.

Alphonse-Marie PARENT, ptre
Vice-recteur

CHAPITRE I

Origine et évolution de l'université

Qu'est-ce que l'université?

Au début de sa magistrale **Histoire des Universités,** malheureusement inachevée — car elle s'arrête à l'année 1860 et l'auteur mourut en 1934 sans avoir pu la terminer — Stephen d'Irsay a cru préférable de ne pas définir l'université. "La définition apparaîtra plus normalement au terme de cet essai". Or l'historien, encore une fois, ne s'est pas rendu au terme de ce qu'il appelle modestement un essai. Sans doute, ce qu'il a dit de l'origine, de la conception et de l'évolution des universités, à défaut de nous apprendre la définition nominale de l'objet de nos propos, nous permet d'en saisir la définition réelle par l'énumération de ses attributs distinctifs. Il est vrai, d'autre part, que ces attributs mêmes ont considérablement varié avec les siècles, en fonction du progrès des connaissances humaines et de l'accroissement des besoins qui ont contribué, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, à modifier sinon la nature intrinsèque de l'université, du moins l'idée qu'on s'en faisait quand elle est apparue.

Originairement, le mot université servit à désigner la corporation ou l'assemblée des professeurs, des écoliers, des

artisans. C'est pourquoi, il fut toujours employé avec le génitif **magistrorum** ou **scholarium,** exprimé ou sous-entendu. Avant 1261, l'université désignait donc la corporation légale des maîtres ou des étudiants. Mais déjà, avant cette date, lorsque les papes entendaient désigner l'université comme corps enseignant, ils utilisaient le terme **studium.** C'est ainsi qu'en 1215 il n'était pas question de l'**Universitas Parisiensis,** mais du **Studium Parisiense.** Il fallut attendre l'année 1262 pour que le mot université prît son sens actuel: **Universitas Parisiensis** (1). Encore convient-il de rappeler que même si l'université servit désormais à exprimer l'ensemble des éléments humains et matériels dont se composait une institution d'enseignement supérieur, le mot se disait aussi, au XIIIe siècle, et à Paris du moins, de tout le quartier des écoles.

Mais qu'est-ce donc que l'université? "Le cerveau d'une nation" ? comme l'affirmait le Révérend P. Rodrigue Villeneuve — plus tard cardinal — dans une allocution célèbre donnée à Montréal en octobre 1927. Cette définition descriptive en appellerait une autre. Disons plutôt, avec le même personnage, dans la même occasion, que l'université est "une école de haut savoir et une source de directives sociales", ou encore, avec le pape Pie XII, s'adressant à des universitaires catholiques français, le 21 septembre 1950: "L'Université ne dit pas seulement juxtapo-

---

(1) Cf. **Statuts d'Oxford (1252):** "Statuit Universitas Oxoniensis. . . " Il est ordonné par . . .

sition de facultés étrangères les unes aux autres, mais synthèse de tous les objets du savoir". Voilà certes une définition plus complète, plus pleine que celle de Larousse : "L'Université est un groupe d'écoles, nommées facultés ou collèges suivant les pays, qui donnent l'enseignement supérieur".

En voilà assez pour comprendre Stephen d'Irsay qui estime plus prudent de renvoyer à la fin de sa synthèse historique la définition de l'université. Tout au plus me permettrai-je maintenant d'emprunter au **Centre Catholique des Intellectuels Canadiens** (novembre 1951), cette autre définition de l'université qui semble suffisamment claire et explicite pour servir de point de départ à notre exploration: "L'Université est une communauté de professeurs et d'étudiants qui a pour buts essentiels la formation de la personnalité intellectuelle et le maintien, la découverte et le rayonnement de la vérité dans tous les domaines et à tous les degrés du savoir". Que cette définition, un peu trop longue peut-être, appelle des réserves: c'est ce qui apparaîtra mieux au fil de ces pages. Et je souhaite ardemment que, même s'il est impossible d'en trouver une meilleure, l'accord se fasse sur la nature et l'objet de l'université du temps présent. Cette nature et cet objet, somme toute, ne doivent pas être aujourd'hui tellement différents de ce qu'ils étaient il y a cinq ou sept siècles quoique l'aspect, l'arrangement et le fonctionnement de l'université moderne ne soient pas ceux de l'université du moyen âge. Institution vouée à la création de la vie intellectuelle et à la promotion de la plus haute forme d'enseignement, l'université ne peut échapper,

pour le reste, aux influences de l'époque et du milieu qui marquent plus ou moins le destin de toute société humaine. Il ne lui est pas interdit, bien au contraire, de s'adapter, pourvu qu'elle demeure fidèle à son principe même. Mais alors, quel que soit le mode d'organisation des universités, celles-ci se ramènent toutes, par la similitude de leur objet, à un type unique qui mérite seul le très noble nom d'université.

Origine de l'université.

Si intéressante et profitable que soit l'histoire des universités, je me garderai bien de l'entreprendre ici. Il me suffira de redire que cette histoire est ni plus ni moins "l'histoire intellectuelle du monde occidental" pendant neuf siècles. A défaut d'autres arguments, ce simple rappel devrait suffire à souligner l'importance de l'institution universitaire, l'impérieuse nécessité de savoir exactement ce qu'elle est ou doit être, la fin à laquelle elle tend ou doit tendre. Ce sont là des vérités élémentaires qu'aucun homme un tant soit peu instruit ne saurait ignorer, à plus forte raison celui qui est un élément actif de l'université, qui fait à la fois partie du corps et de l'âme de l'université. Ces essentielles vérités sont-elles connues comme il se doit ? Rien n'est moins sûr à voir comment les choses se passent parfois chez nous et ailleurs. Il n'est donc pas inutile de les reprendre en vue de rétablir un peu d'ordre dans les idées; car l'histoire des universités nous enseigne que la notion même d'université a fait, au cours des siècles, l'objet de multiples controverses. De nos jours, en ce moment même, l'accord est loin d'exis-

ter sur cette notion. Si encore les divergences n'avaient pour résultat que d'influencer, avec plus ou moins de bonheur, la vie universitaire dans certaines de ses manifestations d'ordre pratique ! Mais c'est le principe de l'université qui est atteint par le désaccord initial.

Ils ne sont pas tellement nombreux ceux d'entre nous qui saisissent dans sa plénitude le sens du mot université, quand ils disent: "Je suis professeur d'université". Moins nombreux encore sont-ils, parmi les hommes plus jeunes aspirant à y entrer comme étudiants ou caressant le rêve d'y enseigner, ceux qui voient en elle autre chose qu'une agglomération d'édifices plus ou moins vastes, autre chose qu'une structure physique et la regardent au contraire comme une communauté d'être humains.

L'antiquité, grecque ou romaine, n'a connu ni le **Studium** ni l'**Universitas.** La Grèce, par exemple, a été impuissante à fonder l'Ecole, c'est-à-dire un système pour grouper les divers enseignements et offrir des programmes d'études. Rome a fait mieux; elle eut des écoles organisées, grâce auxquelles, dans une large mesure, la culture antique a pu être transmise. Comme on le sait, la base de cette culture était formée des arts libéraux, étudiés pour eux-mêmmes. Les arts étaient le but propre des études. Et cette base demeura, après la disparition des écoles romaines, au VIème siècle de l'ère chrétienne. C'est alors que la nécessité de former des clercs donna naissance aux séminaires, fondés par l'Eglise, puis aux écoles cathédrales ou épiscopales. Les arts libéraux ne cessèrent pas pour autant d'être à la base de l'en-

seignement. Mais on ne vit pas en eux le but même des études. On les utilisa comme des moyens de se préparer à l'exercice des grandes professions.

L'évolution des écoles cathédrales ou épiscopales, commencée dès le VIe siècle, allait se poursuivre lentement jusqu'à l'apparition des universités, au XIIIe siècle. La fondation de ces universités est attribuée à trois causes:

a) **cause matérielle:** accroissement du savoir humain, au cours du XIIe siècle;

b) **cause formelle:** progrès du mouvement corporatif qui pousse les hommes ayant les mêmes ambitions et le même but à se grouper: corporation des maîtres, corporation des étudiants...;

c) **cause finale:** l'attrait des grandes carrières indispensables à la société, et les aspirations d'un nombre croissant d'hommes à servir Dieu et l'Eglise.

Ainsi nait l'université qui, sous l'angle physique, matériel, ne signifie quelque temps encore que la corporation ou l'assemblée des maîtres, des étudiants, et qui, sous son aspect moral ou spirituel de corps enseignant, reçoit d'abord le nom de **Studium** ou de **Studium generale.** Les premières universités, bien qu'elles ne portent pas, encore une fois, ce nom précis, sont donc nées du mouvement spontané des corporations scolaires, sous la protection de l'Eglise qui en prit l'initiative. Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, le mot université est couramment employé pour désigner l'institution nouvelle qui a désormais droit de cité et

va se répandre avec une étonnante rapidité à travers toute l'Europe chrétienne.

C'est qu'il y avait déjà, sur quelques points de cette terre d'Europe, des centres, des foyers de vie intellectuelle. Il y brillait une flamme vive que les invasions barbares n'avaient pas pu éteindre; on y gardait précieusement les trésors de la culture antique humanisée, revalorisée par le christianisme enfin triomphant. Et c'est ici qu'il convient de saluer au passage quelques-unes des plus célèbres écoles monastiques: Mont-Cassin (Italie), Fulda (Allemagne), Canterbury (Angleterre), Cluny (France). Mais, par l'action de facteurs géographique, historique et politique, des villes comme Salerne et Bologne, en Italie, Paris, en France, Oxford, en Angleterre, sont devenues des centres d'activité intellectuelle qui se distinguent chacun par les soins apportés à une forme particulière du savoir humain. Ainsi Salerne brille déjà au IXe siècle par son école de médecine, Bologne, un peu plus tard, par son école de droit, Paris par l'enseignement de la théologie et des sciences religieuses

Les arts et les lettres sont toujours à la base des programmes, demeurent indispensables à la formation générale. Mais ils n'occupent plus le premier plan; on y ajoute désormais les sciences et la philosophie. Les connaissances, dont le champ s'est étendu et ne cessera de s'étendre, n'ont plus une valeur intrinsèque égale. La conception chrétienne du monde créé et de la fin de l'homme a entraîné la hiérarchie des connaissances avec, au sommet, la théologie qui est la science du divin. Le même ordre qui préside à la construc-

tion des admirables cathédrales du moyen âge préside à l'établissement et à l'organisation des universités. C'est précisément parce qu'il y a désormais une hiérarchie des connaissances, une harmonieuse coordination de tout le savoir humain que l'université peut enfin paraître.

Certes, l'institution d'enseignement supérieur, qu'on appelle université dès le milieu du XIIIe siècle, n'offre pas aussitôt un tout complet. Du point de vue de l'organisation matérielle, par exemple, elle n'a rien qui puisse se comparer, même de loin, à ce que présentera l'université du XIXe siècle, encore moins celle du XXe. Mais, dans l'ordre moral et intellectuel, elle revêt tous les caractères qui font alors, comme ils font encore aujourd'hui, la véritable institution d'enseignement supérieur. Aussi bien est-ce avec raison qu'on a comparé l'université du moyen âge à une cité démocratique, animée par l'idéal chrétien dans sa poursuite de l'ordre social et politique.

L'exemple était donné, le mouvement lancé, qui ne s'arrêtera plus. Salerne, qui connut son apogée au XIIe siècle, ne tarda pas à retomber dans l'ombre. Mais il y eut Bologne, et il y eut Paris, puis Oxford, puis Cambridge, regardée comme la première université réellement fondée, établie en une seule fois, sans aucune intervention extérieure, par l'oeuvre des groupes scolaires; et il y eut Montpellier qui offrit le prototype de l'organisation universitaire répandue jusqu'à nos jours, quand la médecine y prit place à côté des arts, de la philosophie et du droit.

D'autres institutions, comme les précédentes, s'imposè-

rent rapidement par la force de leur nom: Padoue, Orléans, Angers, certaines d'entre elles appelées à disparaître assez vite. Mais, avec la fondation de l'Université de Toulouse (1229-1249), la force seule du nom ne suffit plus pour donner naissance à une université; le temps des universités "spontanées", de la **consuetudine,** est résolu; il faudra désormais une charte: bulle du pape ou privilège royal, tout au moins princier. Tels furent, entre autres, le cas de Coimbre (Portugal) et de Salamanque (Espagne). La mesure n'eut pas pour effet d'arrêter ou de ralentir la marche des fondations. Et quand le XIIIe siècle s'acheva, il méritait de passer à l'histoire comme le siècle universitaire par excellence.

Evolution de l'université.

Ainsi donc naquit l'université, dont il n'est pas excessif de dire qu'elle est l'un des éléments les plus riches, les plus précieux et bienfaisants de l'héritage légué au monde occidental par le moyen âge. Et l'université médiévale, encore une fois, avait ceci de particulièrement remarquable qu'elle proclamait, qu'elle pratiquait la hiérarchie des connaissances, par conséquent la hiérarchie des vérités. Parce qu'elle installait la théologie au sommet de ces connaissances et Dieu à la pointe de ces vérités, elle s'assurait un principe d'unité — unité d'ordre — qui s'est malheureusement trop vite perdu, que l'université moderne a pour premier devoir de retrouver si elle veut échapper au chaos.

De cette université médiévale qui n'a pas disparu avec

la fin de l'époque où elle est née, il existe de nombreuses descriptions. Historiens et éducateurs en ont périodiquement célébré les mérites. Qu'on me permette d'emprunter à un écrivain et homme politique français, préoccupé toute sa vie par la recherche de l'ordre, Maurice Barrès, cette image où chacun d'entre nous peut entendre l'écho de ses propres préoccupations: "Sous sa forme lourde et pédante si l'on veut, l'université d'autrefois était une faiseuse de calme; elle nous donnait une impression de cohésion et de sécurité... Elle avait un corps de professeurs homogène". (2)

Le fait est que l'université médiévale fut aussitôt un centre puissant de cohésion. L'esprit corporatif, qui avait largement contribué à sa naissance, inspira aux maîtres comme aux élèves la conduite à tenir pour conserver leur liberté intellectuelle et leur personnalité collective. "Ne vous divisez pas; concentrez-vous toujours", recommandait Jacques de Revigny (ou Ravenne), chancelier de Paris. "Individus, comme individus nous ne sommes rien", répétaient professeurs et étudiants. Aussi bien ne faut-il pas s'étonner que les universités soient devenues les tribunaux intellectuels suprêmes du moyen âge et que l'Université de Paris, pour en nommer une, mérita d'être appelée "mère de toute science et marâtre d'hérésies". Dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre politique, ce sont elles qui donnèrent le ton, qui inspirèrent la conduite des peuples de l'Europe jusqu'à

---

(2) Discours au Parlement français, 21 juin 1909: **Mes Cahiers**, Tome VII, Plon 1933.

la fin du XIVe siècle. Ces fonctions, elles continuèrent de les exercer plus tard, mais dans le cadre des communautés nationales, y ajoutant même des fonctions sociales et répondant aux besoins nouveaux par la fondation de chaires nouvelles qui ouvrirent la porte aux spécialisations. Toutefois, dès la fin du XVe siècle, apparut une nouvelle conception de l'université qui se traduisit par la fondation, en Allemagne notamment, d'écoles publiques groupées sous le nom de **studium.** Ce **studium,** "consacré à toutes les sciences divines et humaines", reprenait l'idée de l'**universitas sciéntiarum;** mais ce n'était pas, comme au moyen âge, l'idée juridique et sociale qui définissait alors l'université. Parce que cette idée exprime désormais l'ensemble de l'étude des connaissances humaines, l'université est définie par son enseignement et par ses fonctions.

S'il est vrai que les universités jouèrent un rôle prépondérant dans la vie des peuples, dans l'évolution des Etats, il est non moins vrai qu'elles subirent en retour les influences les plus diverses, jusqu'à devenir des foyers de troubles, de maladies sociales et intellectuelles. Le monopole de l'enseignement que détenait l'université, à Paris comme ailleurs, n'était pas sans provoquer de violentes réactions dans un monde qui verrait bientôt s'ouvrir devant lui l'expansion commerciale provoquée par les grandes découvertes de la fin du XVe siècle. Sans doute, les universités allaient recevoir leur large part de richesses matérielles, mais ce serait au détriment de leur vie spirituelle. De plus en plus mêlées aux discussions politiques qui agitèrent l'Europe et se propagèrent à l'intérieur des Etats, les universités paru-

rent impuissantes à endiguer, d'une part, la vague de matérialisme qui déferlait sur la société, et à satisfaire, d'autre part, la soif de mysticisme qui s'emparait d'un grand nombre d'intellectuels; double tendance qui coïncidait avec l'éclosion de l'humanisme, lui-même expression de la recherche des nouvelles formes de vie intellectuelle et spirituelle où était contenue la Renaissance.

Entre temps, les universités ne cessèrent de se multiplier. Mais lorsque la Renaissance, après s'être lentement développée en Italie, se répandit dans toute l'Europe occidentale où elle calma en partie le malaise des intellectuels, les plus anciennes universités, prisonnières de cadres trop rigides, furent celles qui résistèrent davantage à l'esprit nouveau, et particulièrement à cet humanisme venu également de l'Italie. Il faudra du temps pour que l'humanisme finisse par forcer les portes des grandes universités. Il faudra même de puissantes interventions, comme celle de François 1er en France, et encore ce n'est pas en s'attaquant à l'Université de Paris que le roi parvint à son but. En 1530, cette Université de Paris avait toujours le monopole de l'enseignement. Dans ce domaine, rien ne pouvait être entrepris sans sa volonté. Avec ses quatre Facultés — théologie, droit, médecine, arts — elle prétendait embrasser tout le champ des études et du savoir. Surtout, elle n'admettait aucune innovation. C'est alors qu'animé par l'esprit de la Renaissance et conseillé par Guillaume Budé, François 1er institua six lecteurs royaux (grec, hébreu et mathématiques). Une fois de plus, la France ouvrait la voie, démontrant, com-

me Goethe l'a reconnu, que toute la culture y était déjà en fleur — arts, sciences, lettres, vie de société, goût affiné — à une époque où la Germanie était encore une forêt sauvage... et l'Amérique une forêt vierge. Telle fut, à tout événement, l'origine du célèbre Collège de France dont la fondation marquait une réforme radicale, tout en proclamant le principe de la liberté dans l'établissement des chaires, le choix des professeurs, celui des matières enseignées et des formes de l'enseignement. Sans domicile au début, le Collège de France remporta tout de suite un énorme succès. Comme Renan devait le dire beaucoup plus tard, l'institution était vraiment destinée à "la science en voie de se faire". Mais on pouvait aussi y apprendre ce qui était déjà connu.

La fondation du Collège de France eut incontestablement d'heureux résultats pour la vie intellectuelle française, même si, à première vue, elle mettait en danger l'indépendance des universités. Cette indépendance eut bien plus à souffrir, du point de vue intellectuel, d'un autre événement beaucoup plus considérable: la Réforme, mais en Allemagne plus qu'ailleurs, où l'Etat, saisissant l'importance de la place qu'il occupait dans une société en voie de transformation radicale, entreprit de fortifier son pouvoir naissant. L'assujettissement des universités à l'Etat fut l'un des principes proclamés par Luther et Mélanchton, comme l'évolution de l'Université de Wittenberg en fournit la preuve. Car l'attitude de Luther eut, il ne faut pas l'oublier, un caractère nettement nationaliste, et ce caractère marqua aussi la conduite de la jeunesse étudiante qui le suivit. Luther prit posi-

tion contre l'oeuvre traditionnelle de l'université. Il sut gagner à son programme, à ses idées, l'université de Wittenberg et, comme cette université se trouvait située en Saxe, l'un des Etats les plus centralisés de l'Allemagne, l'intervention de l'Electeur de Saxe lui fut d'un grand secours. L'autonomie corporative de l'Université de Wittenberg fut d'abord sinon détruite, du moins fortement entamée. Avec Mélanchton, l'assujettissement de l'Université de Wittenberg à l'Etat saxon devint définitif et complet. En nombre d'autres endroits de l'Allemagne du Nord et de Suisse, le même procédé obtint des résultats identiques. Quand l'assujettissement ne fut pas accompli par l'action du prince, il le fut par l'autorité du Conseil municipal. L'exemple portera loin.

En attendant, une contre-Réforme qui fut aussi, en son genre, une véritable Réforme, marquée par un lent retour vers la vie intérieure, surtout dans les universités des pays catholiques, et vers les devoirs d'une vie intellectuelle désintéressée. Mais, en même temps, grâce en particulier à l'intérêt grandissant pour les sciences de la nature, la science prit définitivement sa place dans l'enseignement supérieur. Chose curieuse toutefois, il ne semble pas que ce soit les universitaires, au XVIIe siècle du moins, qui aient contribué à adopté et à répandre les disciplines philosophiques ou scientifiques (3). C'est en France particulièrement qu'un tel état de choses se produisit, car là plus qu'ailleurs les universités subissaient la contrainte de l'Etat, le poids de

---

(3) Stephen d'Irsay, **Histoire des Universités,** Tome II, p. 64 et sv.

leurs antiques et désuets privilèges et de méthodes d'enseignement périmées. L'Université de Paris, entre autres, se tint à l'écart du développement scientifique. On pourrait presque dire que les plus anciennes universités donnaient le mauvais exemple, en ce sens qu'elles agissaient comme si leur fin propre n'était plus l'éducation de l'homme, mais sa formation professionnelle; et encore cette formation professionnelle était-elle étroite, étriquée au possible. On eut alors, en France et ailleurs, le spectacle d'universités enclines, par exemple, à négliger les sciences, voire les lettres, plus exactement la culture scientifique et littéraire, sous le prétexte que culture scientifique et culture littéraire n'étaient pas une fonction universitaire. Cette fonction, fort heureusement, ce furent les Académies qui l'exercèrent avec infiniment de conscience et d'éclat: l'Académie Française, l'Académie des sciences (Paris), la **Royal Society** (Londres), la Société royale des sciences (Berlin), la Société royale des sciences (Upsal), l'Académie de Saint-Petersbourg, etc. qui furent l'asile et le champ d'action de tout esprit ouvert et progressif.

Quant aux universités, demeurées plus ou moins à l'écart de l'évolution scientifique que marque un nécessaire retour à la recherche libre, sans toutefois pouvoir éviter l'intervention de l'utilitarisme, elles attendirent généralement le début de XVIIIe siècle pour se réorganiser en vue de pouvoir répondre aux exigences de leur époque. Et c'est l'Allemagne — devrions-nous plutôt dire "les Allemagnes"? — qui donna le signal et l'exemple, par la fondation (1737) de l'Université de Gottingen. Devenue en quelque sorte le refuge de ce qu'on appelait les "nouvelles sciences" (éco-

nomie politique, sciences agraires et minières, finances, droit administratif, etc.) largement ouverte à la recherche libre, l'Université de Gottingen inaugurait le type moderne des institutions d'enseignement supérieur. Il s'en fallut de peu, toutefois, qu'en Allemagne du moins, le type nouveau n'accentuât, au XIXe siècle, la forte tendance qui poussait les universités à se transformer en écoles secondaires et en écoles de métier. Quelques cas se présentèrent, mais le péril fut évité, du moins la pratique ne se généralisa point, grâce à l'intelligence et à l'énergie de quelques savants que rassembla la jeune Université de Berlin. Tout le problème se ramenait alors, comme il se ramène partiellement aujourd'hui, à maintenir un juste équilibre et une intelligente collaboration entre la distribution des connaissances et la recherche scientifique, à l'intérieur, dans les cadres mêmes de l'université.

Pendant ce temps, en France et ailleurs, les universités étaient l'objet d'attaques violentes, inspirées en majeure partie par la crainte de l'uniformité et de la supercentralisation. "Il n'y a aucun motif pour conserver l'Université, s'écriait Lamennais... et il y en a mille qui exigent impérieusement sa suppression". Que l'agitation romantique ait en partie contribué à ces attaques: il est naturel de le penser. Mais il y avait, à leur origine, une cause plus profonde. L'Empire avait inauguré, en effet, un système que la France n'allait pas être seule à subir, et que la Restauration accentua, système qui faisait de l'enseignement un monopole de l'Etat. Et, si étrange que cela puisse paraître, le libé-

ralisme triomphant non seulement finit par s'incliner de bonne grâce devant ce monopole, mais il le défendit et l'imposa. Même dans les rares pays d'Europe, comme l'Angleterre — si l'Angleterre appartient toutefois à l'Europe ! — où subsistaient encore des universités libres, l'Etat entreprit d'avoir les siennes propres, soit qu'il en fondât de nouvelles, soit qu'il mît la main sur les anciennes, en attendant le jour où toutes les universités s'adresseraient à lui, pour en obtenir de l'aide.

Bien entendu, au milieu de toutes ces secousses, la conception médiévale de l'université avait subi le sort de nombreuses institutions autrefois célèbres. La belle unité de jadis n'était plus qu'un souvenir. Une hiérarchie des connaissances? Une synthèse du savoir? (4) Quel anachronisme dans un monde enivré par le triomphe des sciences !

C'est alors que se produisit une nouvelle intervention de l'Eglise. C'est l'Eglise qui avait pris, au moyen âge, l'initiative de créer les universités. Au milieu du XIXe siècle, quand la plupart des universités étaient devenues des institutions d'Etat, quand le plus grand nombre d'entre elles n'acceptaient plus que la science, comme but à atteindre ou comme norme de leur conduite, c'est encore l'Eglise qui prit l'initiative de fonder des institutions dont l'enseignement devait s'harmoniser avec la foi des catholiques, dans tous les domaines de la connaissance. Telle fut en effet la

---

(4) Il convient de rappeler ici que la synthèse du savoir, au temps des universités médiévales, n'était pas institutionnelle.

réaction du monde catholique contre l'indifférence et le laïcisme qui sapaient les fondements moraux, historiques et philosophiques du christianisme.

Loin de moi la pensée de prétendre que seules les universités catholiques, en Europe et en Amérique, ont gardé le trésor de la civilisation occidentale, encore moins de soutenir qu'elles ont seules ordonné et distribué le véritable enseignement supérieur ou qu'elles sont devenues le seul et unique refuge des réelles valeurs morales, spirituelles et intellectuelles. Il s'en est rencontré et il s'en rencontre encore qui, tout en se disant catholiques, tout en se réclamant du principe mis en honneur par les universités médiévales, ont une singulière conception du haut enseignement. D'autre part, l'histoire des universités anglo-saxonnes, en Grande-Bretagne et au Canada, comme celle des universités des Etats-Unis, offre maints exemples d'institutions qui ont répondu à l'idéal des anciennes universités. On ne compte pas les collèges et universités des Etats-Unis qui furent fondés pour des motifs religieux, dont la fondation, tout au moins, fut inspirée par des motifs religieux. Mais la religion y fut plus ou moins rapidement mise de côté, non pas tellement dans un esprit d'hostilité que par une inclination prononcée pour l'indifférence. Dès le milieu du XIXe siècle et, surtout, depuis les débuts du XXe, le **campus** universitaire est devenu, plus particulièrement chez nos voisins, le rendez-vous du savoir le plus anarchique qui soit, une vaste cité dont l'ordonnance physique plait à l'oeil, mais d'où, semble-t-il, l'âme est le plus souvent absente. Aussi bien, n'est-il pas

étonnant que ce soit aux Etats-Unis mêmes que des voix autorisées s'élèvent le plus fortement pour mettre en garde contre la course à l'abîme et réclamer un prompt retour à la hiérarchie des connaissances.

CHAPITRE II

Université, religion et culture

La crise de l'université moderne — La civilisation occidentale en danger — Université, religion et culture.

La crise du monde moderne.

Personne n'oserait prétendre qu'il n'existe pas, à l'heure présente, une crise profonde de l'université. Et cette crise n'est pas d'abord, n'est pas surtout le fait d'une plaie d'argent. Sans doute le besoin de ressources matérielles est général et ce sont de véritables appels de détresse que nous entendons parfois. Invoquant, à l'appui de leurs demandes, les plus sérieux motifs, les universités ne cessent de redire l'impressionnante litanie de leurs besoins. Ici c'est l'accroissement du nombre des élèves qui commande l'augmentation du nombre des professeurs (5). Là c'est l'urgence de construire de nouveaux édifices ou d'installer de nouveaux la-

(5) L'accroissement du nombre des étudiants, anormal au lendemain de la deuxième grande guerre comme au lendemain de la première guerre mondiale, mais plus prononcé, ne s'est toutefois pas maintenu. Depuis 1950, la baisse des effectifs est sensible, en dépit d'un accroissement naturel qui, bien entendu, n'affecte

boratoires. Partout c'est la nécessité de faire face au coût de plus en plus élevé des multiples services, que ces derniers aient trait à l'enseignement, à l'administration ou à l'entretien.

Que l'expansion numérique de l'université et son envahissement par les techniques ultra-spécialisées soient à l'origine de ces exigences dont l'opinion publique s'inquiète à bon droit: la plupart de ceux qui ont le moindrement étudié le problème en conviennent sans hésiter. Mais alors une question se pose: "Cette expansion numérique et cet envahissement sont-ils inévitables ? Les universités, qui ne peuvent certes échapper à la hausse générale du coût de la vie, doivent-elles obligatoirement céder à ce double courant?" Et ceux-là, qui se donneront la peine d'approfondir le problème, ne seront pas loin de conclure qu'expansion numérique et envahissement par les techniques constituent précisément le plus grave danger auquel les universités aient eu à faire face depuis des siècles. Ils ajouteront que les universités se sont engagées, consciemment ou non, dans une voie périlleuse et que cet engagement est à l'origine de la crise dans laquelle la plupart se débattent avec plus ou moins de bonheur. Et cette crise, encore une fois, est avant tout, dans la plupart des cas, d'ordre moral, intellectuel et spirituel.

---

pas également toutes les Facultés et Ecoles. Pour établir une juste comparaison, il importe, par exemple, de rapprocher les chiffres de 1951 de ceux de 1941, ou même, à la rigueur, de ceux de 1944.

La crise étant reconnue, il va de soi qu'une réforme s'impose. Sur ces deux points, l'accord est à peu près unanime. Là où l'entente est plus difficile à se faire, c'est sur les modalités que la réforme doit revêtir; c'est aussi sur la question de savoir dans quelle mesure cette réforme pourra être appliquée, jusqu'où ira l'adaptation de la cité universitaire à un état du monde dont personne ne conteste le profond changement.

Notre monde d'aujourd'hui est en plein état de transformation matérielle. C'est l'évidence même. Quelle sera la conséquence d'une transformation radicale dont le déroulement ultra-rapide pèse déjà avec tant de force sur notre vie morale et intellectuelle? Voilà certes ce qui inquiète les esprits, du moins ceux qui restent, en dépit de tout, attachés fermement à certaines valeurs morales et intellectuelles dont s'est toujours réclamée la société occidentale et chrétienne, à partir du moment où l'idée de civilisation s'est répandue dans le monde. Dans le sens le plus large, la civilisation est l'ensemble "des idées professées et des habitudes contractées par l'homme vivant en société". Dans ce sens-là, elle n'est donc pas purement institutionnelle, encore qu'il ne soit pas interdit de la ramener aux institutions religieuses, politiques, juridiques et techniques. Mais, dans un sens plus restreint peut-être et plus précis, qui paraît répondre mieux aux enseignements de l'histoire, la civilisation ne serait-elle pas davantage "un état d'équilibre, dans lequel les forces de construction l'emportent sur les forces de ruine, l'ordre sur le désordre, et la vie sur la mort ?" Elle a précisément été fondée sur des vertus antiques qui s'appellent la charité, le

respect de la personne humaine, l'amour de l'ordre et de la justice, l'esprit de sacrifice et le sens de la liberté: autant de vertus que répudie le mythe des progrès techniques et sans lesquelles il ne saurait pourtant y avoir de véritable civilisation, faite à la fois de culture morale et de culture intellectuelle; car toutes les civilisations ne sont pas également... civilisées. Or le spectacle du temps présent est pour le moins de nature à nous faire réfléchir sur les effets désastreux qu'entraînerait, pour la civilisation dont nous nous réclamons, le triomphe de certaines doctrines, et à nous amener à prendre les moyens de prévenir le danger qui nous guette.

Le monde est menacé de désagrégation, la civilisation occidentale, dont tous les éléments sont ordonnés selon une haute idée de l'homme, est en péril. Et, cependant, la science a atteint un point de perfection qui devrait permettre aux hommes de vivre la plus heureuse des vies, de percer tous les secrets de la nature, d'utiliser la matière pour répondre à tous leurs besoins et satisfaire tous leurs désirs. Que d'immenses ressources restent encore à leur disposition ! Le danger n'est donc pas, à première vue, d'ordre matériel. Sans doute, il n'est pas dit que tout danger de cette sorte soit éloigné pour un temps plus ou moins long, et que la force ne sera pas, demain peut-être, ou après-demain, utilisée contre nous, à moins que nous ne soyons les premiers à y recourir. Car, en face de la force, il y a la force. Aux usines, aux chars d'assaut, aux avions d'un ennemi décidé, nous pouvons opposer des usines, des chars, des avions,

plus nombreux peut-être et plus puissants. Mais la menace qui pèse sur l'univers entier, qui signifierait la fin de notre civilisation si elle éclatait, ne peut être dominée par le seul usage de la force physique. A la force des armes matérielles, il faut de toute nécessité joindre la force de l'esprit. "Nonmaterial forces are more powerful than those that are merely material" (6). Si, par exemple, c'est le communisme qui incarne aujourd'hui la menace, parce que les chefs de la Russie soviétique sont devenus les prophètes d'une religion universelle, disons-nous bien que ce communisme ne trouvera son maître que sur le plan supérieur de l'esprit. Ce n'est pas en dressant un matérialisme contre un autre matérialisme que nous assurerons notre salut. Certains prétendent que le marxisme repose sur une conception spiritualiste de la vie. Rien n'est moins sûr, rien n'est moins prouvé. Mais nous, nous savons, ou devrions savoir, car elle a pour elle une expérience de vingt siècles, ce que signifie pour un chrétien véritable la conception spiritualiste de la vie.

Cette vérité, l'histoire nous l'enseigne et Daniel-Rops, entre autres, est venu nous la rappeler au printemps de 1952. Si, a-t-il proclamé, les Barbares du Ve siècle de l'ère chrétienne "ont eu aussi vite raison de la puissance romaine, ce n'est point seulement parce qu'ils étaient forts et audacieux, c'est aussi parce que Rome était faible, lâche, doutait de soi. Les hautes valeurs qu'avait incarnées Rome s'étaient effondrées dans les moeurs de la décadence." Et

---

(6) John Foster Dulles, **Life,** May 19th, 1952.

l'excellent historien d'ajouter: "Une période n'est donc pas barbare seulement parce que des éléments nouveaux aspirent à entrer en lice, fût-ce au prix du sang; elle l'est encore parce que les défenseurs de l'ancien mode de vivre fléchissent et ne sont plus dignes de survivre."

Que notre civilisation occidentale soit ébranlée par les coups qui lui sont assénés de l'extérieur: il faut en convenir. Mais elle l'est tout autant, comme elle risque tout autant de périr parce que, hommes du XXe siècle, nous avons perdu le fil conducteur, le fil d'Ariane qui a toujours permis à cette civilisation de se retrouver dans le dédale des révolutions ou des évolutions dont le monde a été le théâtre. Comme l'affirme encore Daniel-Rops, "notre civilisation occidentale s'est trahie elle-même; elle ne sait plus donner à sa vie son sens, et les valeurs d'ordre spirituel sur lesquelles s'est édifiée sa vraie force sont de plus en plus méconnues." Le temps des Barbares est revenu et les Barbares ne sont pas seulement en face de nous. Ils sont parmi nous. Rien d'étonnant alors que le Pape Pie XII, bien placé pour voir ce qui se passe, ait répété le solennel avertissement donné à des universitaires français en septembre 1950: "C'est tout un monde qu'il faut refaire, à partir de ses fondements: de sauvage il faut le rendre humain, d'humain le rendre divin, c'est-à-dire selon le coeur de Dieu."

Puisque le problème, de l'avis des plus sérieux observateurs de notre époque, est moral, intellectuel et spirituel, la réforme doit être à son tour morale, intellectuelle et spirituelle. C'est la conclusion à laquelle arrivent non seulement

des catholiques, mais des chrétiens, en particulier des universitaires comme M. Robert-M. Hutchins, président de l'Université de Chicago, le professeur George-F. Thomas, de Princetown, le professeur Robert Calhoun, de l'Université de Pennsylvanie, et M. Robert-C. Wallace, ancien principal de **Queen's University,** pour n'en nommer que quelques-uns. Tous sont d'accord pour insister sur le besoin urgent de "repenser l'homme dans le cadre du monde moderne" et pour souhaiter que ce soit là, sans plus de retard, la tâche à laquelle se consacre l'université.

La crise de l'université moderne.

A y regarder d'un peu près, la crise de l'université est sensiblement à l'image de la crise de notre monde moderne, quoique sur un plan beaucoup moins vaste. Et il ne serait pas tellement difficile de montrer en quoi le comportement de l'université est en partie responsable de la crise du monde moderne, en quoi ce dernier contribue à son tour à la crise de l'université. Il y a eu, il y a toujours, à n'en pas douter, action réciproque de l'un sur l'autre. Mais n'oublions pas que l'université a précisément pour mission, pour fonction de préparer les hommes, du moins un très grand nombre des hommes appelés à diriger le monde ou à choisir ceux qui dirigent le monde. Il n'est donc pas exagéré d'attendre de l'université qu'elle s'acquitte de sa mission, qu'elle remplisse son rôle de guide et de conseillère, de formatrice d'hommes complets. Comment y parviendra-t-elle ? C'est ce que nous allons tâcher de réapprendre, après nous être

demandé si, dans l'état présent des choses, l'université peut ou non atteindre sa fin.

L'opinion générale semble bien être — et j'en vois une preuve dans l'inquiétude où sont plongés tant d'éducateurs chrétiens, catholiques ou non — que l'université d'aujourd'hui — compte tenu des réserves faites précédemment — voisine le chaos si même elle n'y est pas enfoncée. Et si l'université est trop souvent un chaos, il ne faut pas s'étonner que l'enseignement supérieur soit livré au désordre. Comme le soutient, avec de nombreuses et solides preuves à l'appui, M. Robert Hutchins, l'université de notre temps peut se comparer à une encyclopédie qui renferme des tas de choses, de matières, de sujets, de renseignements. Mais une encyclopédie serait inutile si elle n'avait pas une unité, et cette unité c'est pour elle l'arrangement alphabétique. L'université moderne a-t-elle son propre arrangement alphabétique qui ne saurait être exclusivement matériel ? Est-ce la seule poursuite de la vérité pour elle-même qui lui donnera l'unité d'ordre indispensable à l'orientation de toutes ses parties vers une fin commune ? Qui transformera le chaos en un tout bien ordonné ? La poursuite de la vérité pour elle-même? Mais, sauf exception, l'université moderne ne paraît pas y avoir renoncé en principe. Or qu'est-il arrivé ? Le champ d'action offert à l'université s'est tellement étendu, grâce, en particulier, au progrès de la science, que la curiosité s'est dispersée presqu'à l'infini. Plus rien, affirme-t-on ici et là, ne relie entre eux les enseignements que distribue l'université.

L'encombrement des programmes, doublé de l'encombrement des locaux, s'est traduit par l'imprécision de l'enseignement et des buts à atteindre. Confusion et désordre sont ainsi devenus l'état normal d'un trop grand nombre d'institutions dominées par l'amour de l'argent, inspirées par une fausse conception de la démocratie, et par une notion erronée du progrès en vertu de laquelle toute chose devient meilleure et doit devenir meilleure d'âge en âge. Que d'universités ne sont qu'un assemblage hétéroclite de facultés, d'écoles, d'instituts, de collèges ! La recherche de la vérité pour elle-même n'en est pas toujours totalement exclue; mais l'accent, au cours du dernier demi-siècle, y a porté sur la formation professionnelle, le choix des études y est en fonction du métier et de la profession. Le principal n'est pas d'apprendre quelque chose aux étudiants, mais de produire de jeunes hommes qui sauront se comporter dans tel milieu donné d'après les exigences de ce milieu et conformément à la théorie de la formation du caractère **(character building).** L'étudiant doit apprendre à travailler fort, peu importe ce à quoi il travaille, car le sujet de l'étude n'est pas ce qui compte. Passées au niveau des écoles de métier, de telles universités, de tels collèges, suivant le mot de Robert Hutchins, doivent avant tout fournir des "produits" finis, aussi finis que possible, préparer les étudiants à exercer un métier ou une profession, sans tenir compte de la capacité intellectuelle de ces mêmes étudiants, encore moins de la pensée créatrice. Et parce que l'instruction, au secondaire comme au degré dit supérieur, n'est plus qu'un moyen de faire de l'argent, elle doit être à la portée de tous. Quoi d'éton-

nant, dans les circonstances, que l'université, au lieu de contribuer à l'épanouissement de l'intelligence, d'être la protectrice et le bastion de l'intelligence, soit devenue, en certains milieux, anti-intellectuelle au point de compromettre l'avenir même de l'intelligence ? Et pourtant, comme le gouverneur général Vincent Massey l'a rappelé en mai 1952, est-ce que les fonctions de l'université ne consistent pas "à former des personnes équilibrées qui se comprennent elles-mêmes et savent quel rôle elles doivent jouer dans la vie"?

Relisons le jugement sévère du cardinal Villeneuve prononcé à Montréal en 1934: "Dans le monde entier, en Amérique particulièrement, le vrai concept universitaire est diminué. Il a été atrophié, depuis la Renaissance surtout, par l'érudition et le matérialisme de la raison qui ont pris la place de la science et de l'esprit." Or ce qui était vrai il y a dix-neuf ans est hélas! plus vrai encore en 1952. La crise, déjà sensible au moment où ces graves paroles étaient prononcées, n'a fait que s'aggraver au cours de la deuxième guerre mondiale et depuis la "drôle de paix" qui lui a succédé. Que faut-il entreprendre pour retrouver le vrai concept universitaire, pour redonner à l'université son rôle d'asile, de refuge où maîtres et élèves pourront se livrer à la découverte de la vérité "sans subir la pression de l'utilité immédiate ou des résultats pratiques"? (7) En d'autres termes, si l'enseignement supérieur, comme nous le croyons, est, sous l'angle de l'éducation, la poursuite pure et simple

---

(7) Robert Hutchins, **The higher learning in America.**

des vertus morales et intellectuelles, s'il est, d'autre part, sous l'angle de l'instruction, la recherche du savoir, comment faire pour concilier l'enseignement des humanités avec la formation professionnelle, étant donné que le double objet de l'université demeure la poursuite de la vérité pour elle-même et la préparation des hommes ou des femmes à la vie professionnelle?

Université et religion.

Tous ceux que préoccupent l'état présent du monde, l'avenir de la jeunesse et le sort de notre civilisation occidentale sont unanimes à reconnaître le rôle essentiel de l'université dans la lutte à entreprendre en vue d'obtenir un redressement immédiat. Et ce n'est pas la première fois, dans l'histoire de l'humanité, que l'apparition de facteurs nouveaux pousse les hommes à rechercher le moyen de faire face à une situation nouvelle. Il est entendu que l'ordre social est impossible sans un ordre intellectuel, et l'ordre intellectuel ne se conçoit pas sans un principe. Du moyen âge au XVIIIe siècle, ce principe fut Dieu auquel on substitua la raison qui fut, à son tour, au XIXe siècle, remplacée par la science, en attendant la machine, pour ne pas dire l'homme lui-même, maître de la science et de la machine. Une fois de plus, nous entendons dire que l'ancienne morale, la morale traditionnelle est devenue inutile. Mais par quoi la remplacer ? Par des prescriptions d'hygiène, de sobriété ? par la vertu civique ? par le sens du devoir ? Autant de mots ou de règles qui n'ont aucun sens s'ils ne s'appuient point sur la vérité transcendante. "Je crois qu'en

fait de morale, disait Maurice Barrès, il y a quarante ans, tout ce qui n'est pas aussi ancien que l'homme même est une erreur" (8). C'est que les besoins de l'âme humaine sont les mêmes toujours, et cette âme a besoin de respirer, pour ainsi dire. Le pourrait-elle en dehors de la patrie, de la famille et de la religion ? Et n'est-ce pas à l'université qu'il appartient de créer l'atmosphère de protection, le milieu sain et paisible dont l'âme a besoin ? N'est-ce pas elle qui doit, selon le mot du cardinal Villeneuve, "maintenir au-dessus de tout le principe fondamental de la finalité, comme le lien formel de toute expérience et le fil conducteur de la pensée scientifique" ? Autrement, la raison humaine, pour recourir à l'image donnée récemment par Pie XII, "ne peut pas s'affoler dans l'instabilité, à moins qu'elle ne s'érige elle-même en principe suprême". Or c'est bien à ce point-là que nous en sommes rendus s'il est vrai que l'homme doit agir selon ses caprices, n'obéir qu'aux dictées de son égoisme, au lieu de se soumettre à des principes supérieurs et objectifs. Mais ces principes supérieurs, le haut enseignement ne saurait contribuer à les faire accepter par l'homme aussi longtemps qu'il ne s'inspire pas lui-même de la morale, de l'intelligence, de la métaphysique. L'instruction n'a qu'une valeur bien relative sans l'éducation, et l'éducation n'atteint pas son objet lorsqu'elle ne conduit pas l'homme à la sagesse et à la bonté.

Il importe donc que la religion reprenne sa place dans

---

(8) Discours au Parlement français, 21 juin 1909 . . .

l'enseignement supérieur, que le divorce instauré entre les deux, voici longtemps déjà, et aggravé au cours du dernier demi-siècle, prenne fin. Au mois d'avril 1952, la Cour suprême des Etats-Unis a rendu un jugement qui peut avoir d'heureuses conséquences pour l'instruction religieuse des enfants inscrits dans les écoles publiques de nos voisins. Ce jugement reconnait la légalité du système en vertu duquel les élèves des écoles publiques peuvent recevoir une heure d'instruction religieuse, en dehors des locaux scolaires bien entendu, mais dans le cadre de l'horaire officiel. Et le **New York Times** s'est exprimé de la façon suivante, en marge du jugement: "A cette époque de banqueroute morale, quand la nécessité d'une formation religieuse et morale est démontrée, nous croyons qu'on ne saurait fermer la porte à un programme... qui offre la promesse de renforcer la religion et la morale chez nos jeunes." L'opinion du grand quotidien est d'autant plus intéressante qu'au dire de certains observateurs le nombre des étudiants anti-chrétiens ou non-chrétiens ne cesse de croître aux Etats-Unis. L'école serait la plus grande responsable de cet état de choses, car l'existence d'un Dieu, de qui viennent tous les droits, y est la plupart du temps ignorée, quand elle n'y est pas niée. Même si la formation religieuse reste la première responsabilité de la famille, on en vient donc à reconnaître que l'école ne peut s'en désintéresser sous prétexte de ne porter aucune atteinte à la liberté de conscience. Au surplus, bien des pays ont fait la triste expérience du divorce entre la religion et l'école. La France en est un et je ne citerai que le témoignage de M. Etienne Gilson, de l'Académie française, sur les consé-

quences de ce divorce: "Après avoir décidé que la religion serait bannie de ses écoles, l'Etat a affaire à de nouvelles générations de parents qui ne peuvent éduquer, parce qu'eux-mêmes ont perdu conscience des bases religieuses sur lesquelles fut établie leur propre éducation. Le fait brutal est que, même là où la religion survit, l'éducation du foyer n'est plus capable de résister à la formidable pression de démoralisation à laquelle nos enfants sont soumis." Le débat soulevé à la Chambre des lords, en mars 1952, sur le Code scolaire de 1944, est aussi très révélateur. L'archevêque Temple, primat de Canterbury, s'est exprimé en ces termes : "Only religious faith can make the world safe for freedom; only religious faith can make the freedom safe for the world." Et lord Pakenham a dit de son côté: "Religious education is the most important part of education."

Ce qui est vrai de l'école publique l'est tout autant, même si le niveau est plus élevé, de l'école supérieure. Le haut enseignement a perdu son unité; il n'offre plus la synthèse de tous les objets du savoir dans la forme où cette synthèse existait au moyen âge. Or il appartient précisément à l'université, qui est seule, de par sa définition, de par son objet, en état de le faire et indiquée pour le faire, de la rétablir. L'université catholique, en tout cas, comme le Pape Pie XII l'a rappelé le 21 septembre 1950, a le devoir de réaliser cette synthèse "jusqu'à son noeud central, jusqu'à la clé de voûte de l'édifice, au-dessus même de tout l'ordre naturel."

Ce devoir, au surplus, du moins dans une certaine me-

sure, est également celui de l'université en général, catholique ou non. Les voix les plus autorisées le proclament, qui traduisent ainsi la profonde inquiétude que fait naître la "malsaine séparation" introduite au sein de l'université entre la religion et l'enseignement. "L'heure est venue, affirmait en 1941 M. Robert-C. Wallace, alors principal de **Queen's University,** d'envisager de nouveau bien en face le rôle de la religion dans l'éducation." M. Robert Hutchins ne s'exprime pas autrement lorsqu'il admet qu'en dehors de l'Eglise catholique, des universités catholiques, la théologie ne joue pas le rôle d'agent coordonnateur, de clé de voûte, même si de nombreuses universités acceptent la théologie dans le cadre universitaire. Car si la raison, la science, voire la poursuite de la vérité pour elle-même sont incapables d'ordonner l'enseignement supérieur, il faut nécessairement autre chose. L'esprit scientifique, affirme-t-on, fait qu'il est possible d'essayer de dominer le monde, de le maîtriser, de le conquérir, que le monde soit ou non compris. Pour y parvenir, il suffit de rassembler le plus possible d'information, de renseignements, de connaissances sur le monde. Mais on en arrive ainsi au matérialisme total qui n'a rien expliqué quand tout a été expliqué. Il reste toujours un formidable point d'interrogation. Si la société a sa fin en elle-même, si l'homme a sa fin en lui-même, pourquoi préférer la civilisation occidentale à cette forme de civilisation que nous promet le communiste en brandissant l'évangile de Karl Marx? Quelles valeurs morales et spirituelles avons-nous à défendre et pourquoi se donner tant de mal pour parer à une menace imaginaire, pour protéger un matérialisme contre

l'attaque d'un autre matérialisme ? Et pourquoi les hommes, tiraillés, bousculés entre deux blocs de forces, opteraient-ils pour l'un plutôt que pour l'autre quand ils voient dans l'un et l'autre le même culte pour le productivisme, l'industrialisme, la machine et le jeu des masses ?

S'il existe une hiérarchie des biens, une hiérarchie des valeurs, une hiérarchie des connaissances — et sans hiérarchie, c'est le chaos, dans la vie physique comme dans la vie morale et intellectuelle, pour l'individu comme pour la société — un principe d'unité s'impose. Ainsi, dans l'enseignement supérieur, la recherche et la connaissance de la vérité sont impossibles sans l'unité de dessein, et c'est, au témoignage de lord Halifax, "l'unité de dessein qui doit inspirer les travaux de toute véritable université" (9).

Est-ce la théologie qui permettra à l'université d'avoir cette indispensable unité de dessein ? Les catholiques le croient, même si, dans la pratique, ils n'agissent pas toujours conformément à leur croyance, au point que leurs chefs religieux reconnaissent la nécessité de relever le niveau de l'enseignement religieux dans les universités catholiques. Mais la théologie suppose la révélation et la foi; elle implique l'orthodoxie et une Eglise qui, possédant le dépôt de la révélation, a pour tâche de sauvegarder la foi (10). Le problème n'en existe pas moins pour les universités qui ne sont pas catholiques. Voilà pourquoi, s'il est impossible de réta-

---

(9) **Mission des Universités.**
(10) Robert Hutchins, **Education for freedom.**

blir la théologie au sommet du savoir, à la pointe de l'enseignement supérieur, comme ce fut le cas dans les universités médiévales, des éducateurs, comme Hutchins et nombre d'autres, réclament le retour de la métaphysique en rappelant que celle-ci a joué un peu chez les Grecs le rôle de la théologie chez les chrétiens (11). De la sorte l'université retrouvera son unité d'ordre qui lui permettra de reprendre l'orientation de toutes ses parties vers une fin commune, et elle cessera d'offrir le spectacle du chaos que donnent toutes ces parties plus ou moins opposées les unes aux autres, en tout cas étrangères les unes aux autres, uniquement préoccupées qu'elles sont de tendre à leur fin particulière.

Université et culture.

L'éducation, quand elle n'est pas prise pour un synonyme d'instruction, a pour objet la formation de l'homme adulte; une formation totale qui doit être à la fois celle du corps et de l'âme, de la sensibilité et de la raison, du caractère et de l'intelligence. Qu'elle vienne à manquer sur un point, et l'homme sera incapable de remplir au mieux sa tâche, quel que soit son métier ou sa profession. Il s'agit donc de former l'homme en tant qu'homme, et c'est précisément la fin de l'éducation classique, mieux connue autrefois sous le beau nom d'humanités ou d'arts libéraux. Et l'en-

---

(11) Au mois d'avril 1952, Son Excellence Mgr Paul-Emile Léger, archevêque de Montréal, a émis le voeu qu'une chaire de théologie soit fondée, dans l'université de cette ville, pour le bénéfice des professeurs et des étudiants laïques.

seignement des humanités n'est pas autre chose que l'enseignement secondaire auquel il n'appartient pas exclusivement, car l'enseignement supérieur embrasse aussi les arts libéraux, sans compter que les institutions où il se donne, dans de nombreux pays, sont rattachées à l'université. En France et au Canada français, pour ne prendre que deux exemples, l'enseignement secondaire proprement dit, distribué par les lycées ou les collèges classiques, se propose d'apprendre aux jeunes gens à raisonner pour pouvoir comprendre et assimiler leur expérience personnelle en dehors de l'école, pendant qu'ils y sont et plus tard. Le caractère de cet enseignement est donc général et il tend à une formation générale, c'est-à-dire à donner au jeune homme ou à la jeune fille une solide connaissance des bases des disciplines intellectuelles. Une fois cette formation acquise, l'étudiant peut, en principe, passer à l'enseignement supérieur; il possède tout au moins un commencement de culture générale qu'il lui sera loisible de compléter tout en poursuivant sa formation professionnelle.

Que les humanités soient enseignées à l'université même ou dans des institutions qui s'y rattachent, il importe peu dans la pratique. Elles sont l'un des aspects essentiels de la culture. Qu'est-ce que la culture ? Le mot a été mis à toutes les sauces, et c'est le trop célèbre Herman Goering qui disait, rapporte-t-on: "Lorsque j'entends prononcer le mot culture, je sors mon revolver". Les définitions de la culture ne manquent pas. C'est la discipline qui permet à l'homme d'enrichir sa personnalité morale et intellectuelle; c'est, comme le rappelle le Très Révérend Père Lévesque, o.p., le déve-

loppement de tout l'homme, le perfectionnement de toutes ses facultés. Ainsi la culture est d'ordre personnel. Et il ne peut y avoir de véritable civilisation sans culture, pas de véritable civilisation non plus sans la religion qui en est même l'élément essentiel. De par sa nature et de par sa fin, l'université a donc un rôle prépondérant à jouer dans l'acquisition de la culture et l'on ne saurait concevoir l'existence d'une université véritable qui n'en serait pas le foyer. Or sans même qu'il soit nécessaire de résumer le débat dont l'enseignement secondaire est le sujet, au Canada et ailleurs, nous constatons à bien des signes que l'université est loin de remplir tous ses devoirs envers la culture, c'est-à-dire envers la formation de la personnalité intellectuelle. C'est le propre de l'université d'enseigner les principes généraux, les propositions fondamentales, la théorie de toutes les disciplines intellectuelles. S'il en était vraiment ainsi, qui oserait affirmer que le monde universitaire est dans une impasse ? Pourrait-on soutenir que, dans de trop nombreuses institutions d'enseignement dit supérieur, l'enseignement de culture est asservi à l'enseignement professionnel ? C'est parce que la tendance existe que de nombreux éducateurs n'acceptent pas en toute confiance la tutelle plus ou moins prononcée de l'université sur l'enseignement secondaire, estimant que les programmes universitaires ne doivent pas commander, comme ils y sont parfois enclins, les programmes du secondaire et ses méthodes. Et ils rappellent à ce propos que l'enseignement secondaire a sa fin propre.

Sans aucun doute, l'enseignement moderne est aujourd'hui dominé par la technologie. Pour beaucoup, progrès

mécanique et progrès technique sont synonymes de civilisation. La machine est reine et maîtresse, même si, après avoir cherché à plier l'homme à la machine (système Taylor), on cherche maintenant les moyens d'adapter la machine à l'homme. "Bien aimer la science, disait à peu près Montaigne, mais ne pas l'adorer". Le sage conseil n'a guère été suivi et la technique, suivant sa propre logique, est en train d'asservir l'homme. La technique est devenue une fin en soi et elle a entraîné la spécialisation prématurée, notamment aux Etats-Unis où elle inspire les programmes de l'école élémentaire, du **High School** et de l'Université. Partout on réclame des bras et l'école américaine, comme l'a démontré le magazine **Life** dans son numéro du 16 octobre 1950, prépare des bras; elle ne se soucie plus de la tête. Et les Etats-Unis ne sont pas les seuls à subir une telle déformation; la plupart des pays occidentaux, pour ne pas parler de ceux que nous cache le rideau de fer, la subissent plus ou moins. Rien d'étonnant, après cela, que le monde paraisse en train de "mourir de la prépondérance des faits sur les idées", suivant l'expression du Père Régis, o.p., doyen de la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal. Au témoignage du professeur Nef, de l'Université de Chicago, "un professeur qui tente d'influencer les pensées se heurte à de grandes difficultés aux Etats-Unis... Une spécialisation à outrance est la cause de cet état de choses." Et le même personnage d'ajouter: "Dans nos universités on fragmente de plus en plus le savoir. Une université se divise en de nombreux départements — une centaine parfois — engendrant eux-mêmes des sub-

divisions innombrables" (12). Il en résulte que la culture générale est négligée, quand elle n'est pas totalement ignorée, et que nous assistons à une mécanisation de la vie de plus en plus poussée. Faudra-t-il un autre témoignage autorisé ? Je l'emprunte au professeur W.-H. Alexander, autrefois de l'Université de Californie, qui déclarait en juin 1950: "The humanities have given way to practical studies... So our universities to-day are filled with technicians who cannot read, write or spell, or put a paragraph together... and go far towards making hands serve the purpose of brains." Dans quelle mesure le souci de la culture, l'acquisition de la culture peut-elle être influencée, pour le bien ou pour le mal, par la spécialisation qui n'est peut-être pas synonyme d'enseignement supérieur, mais qui lui est intégrée ? C'est là une question que se posent de nombreux éducateurs. Tout d'abord, même si chaque faculté universitaire a son objet propre, il n'est pas exact de dire que l'enseignement de chaque faculté doit être spécialisé, du moins pas dans le sens étroit du mot. On peut étudier le droit, sans être un spécialiste du droit; et ainsi pour toutes les connaissances, chacune offrant du reste, dans son cadre, une infinité de spécialisations. A mon avis, en tout cas, la formation de la personnalité intellectuelle, qui est l'un des éléments de la culture, n'exige pas la spécialisation. Elle ne saurait non plus souffrir de son voisinage au sein de l'université, pourvu que la spécialisation vienne à son heure. L'important, pour l'université, consiste donc non pas à rejeter la spécialisation,

---

(12) Cf. **Paru,** Nos. 51-52, 1951, Paris.

sans laquelle toute recherche serait impossible, mais de ne pas en faire la base de la culture.

On se plaint d'autre part, peut-être davantage aux Etats-Unis qu'au Canada, que l'argent soit surtout donné pour la recherche scientifique. C'est que les projets énormes se multiplient, qui ont besoin d'être appuyés financièrement. Et cela coûte cher. Or, dans les humanités, qui sont la base de la culture générale, c'est l'homme qui a besoin d'appui; et il en reçoit fort peu. De récentes statistiques ont révélé une baisse sensible dans les facultés des arts libéraux et des humanités, aux Etats-Unis, depuis 1945, surtout depuis 1950. On prévoit que la baisse s'accentuera au cours des prochaines années, alors que la technique, la science et la profession voient et verront augmenter leurs effectifs. On va de plus en plus au collège et à l'université "to get a job that pays a lot of money." Et cependant, que de lamentations, aux Etats-Unis, sur l'insuffisance du nombre d'ingénieurs !

Fort heureusement, les humanités n'ont pas encore perdu la partie. Une réaction est déjà commencée, qui est commandée par une position spirituelle; car on ne bâtit pas une civilisation sur le rendement et sur la technique. Quelle que perfectionnée que soit cette dernière — et la question n'est pas de l'ignorer ou de la mépriser — c'est l'humanisme — et je dirai l'humanisme chrétien — qui assurera le salut de notre civilisation occidentale, en utilisant au besoin le technique. De plus en plus, des voix s'élèvent, aux Etats-Unis et au Canada, pour réclamer, avec le président Conant,

de Harvard, le retour à la tradition des arts libéraux ou humanités, ou, avec le professeur Nef, une "synthèse nouvelle des hautes études."

Certaines expériences fort intéressantes ont même été faites, qui ont eu des résultats assez inattendus, s'il faut en croire une déclaration de William-E. Wilson, professeur à l'Université d'Indianapolis, auteur de **Crescent City** (13). "Une tradition universitaire qui se réclamait d'un héritage culturel exclusivement britannique a fait que les lettres américaines n'ont guère subi d'autre influence..." jusqu'à la première grande guerre. Alors les contacts avec la France se sont multipliés, avec, pour résultat, une floraison littéraire comme il n'y en avait pas encore eu. Les Américains auraient ainsi découvert que leur tempérament et leurs dons artistiques ne sont pas exclusivement anglo-saxons. Puis est venue la deuxième grande guerre. Et, depuis, il y aurait, chez nos voisins, une forte tendance au provincialisme anglo-saxon, pour employer les termes du professeur Wilson. Mais, dans de nombreuses universités américaines, deux mouvements s'affirment présentement à l'encontre de cette tendance: a) force et popularité grandissante de la littérature comparée; b) institution de cours sur les humanités pour remplacer des cours sur la pensée et la tradition britanniques. Il y a peut-être là, pour nos universités, une excellente leçon à prendre, sinon, **mutatis mutandis,** un exemple profitable à suivre.

---

(13) Cf. **Culture française,** mars 1952, Paris.

Et puis, il y a le cas des génies précoces qui sont évidemment des exceptions. Un professeur de l'Université Stanford a mené une enquête pour démontrer que tous les enfants exceptionnellement intelligents ne sont pas destinés nécessairement à rater leur vie, comme la chose s'est produite fréquemment. Une de ces conclusions, c'est que si certains sont devenus de grands hommes, alors que rien ne le laissait prévoir, dans leur enfance ou leur jeunesse, l'ignorance dans laquelle ont été tenus parents et maîtres s'explique par la mauvaise éducation que les premiers ont reçue. Tel fut le cas de Darwin regardé comme "une faillite intellectuelle", ou encore celui de Byron, traité par ses maîtres d'"idiot intégral".

Que de telles erreurs se soient produites ne prouve du reste rien en faveur ou à l'encontre de la culture générale. Celle-ci demeure encore la meilleure protection contre les méfaits du scientisme. C'est en lui faisant la place la plus large possible, en lui donnant même la première place et tous ses soins, que l'université sera vraiment une école de pensée, qu'elle apprendra à l'homme d'être honnête parce qu'il faut être honnête, non pas parce que l'honnêteté paie (14), d'être courageux, d'être tempérant, d'être prudent... Ce qui revient à dire que la culture devra elle-même s'appuyer sur une saine phisolophie de la vie, donc sur des principes moraux, pour ne pas être dominée par le matérialisme,

---

(14) "Honesty is the best policy, but try everything else", affirme un proverbe américain.

comme elle a tendance à l'être, avec l'éducation tout entière. L'homme désire, souhaite une société meilleure. Qu'est-ce qu'une société meilleure et comment l'obtenir? Impossible de le savoir sans une philosophie de la vie qui tient compte de la fin de l'homme et de la fin de la société, telles que la métaphysique nous les enseigne.